

La « mère amère » : du *Fresne* de Marie de France à *Galeran de Bretagne*

Les relations entre *Galeran de Bretagne* de Renaut et le *Lai du Fresne* de Marie de France sont bien connues comme le montrent les nombreuses études qu'on y a consacrées ; certains critiques pensent même que l'un dérive de l'autre¹. Par rapport à Marie, Renaut emploie les expédients et les ressources de la rhétorique, surtout de l'*amplificatio*, d'une manière assez dense, et il se sert aussi de ses connaissances littéraires pour enrichir le conte de Marie avec pour fin d'en tirer un roman. Dans ce but il modifie les données du *lai* non seulement du point de vue stylistique mais aussi en ce qui concerne la perspective morale et conceptuelle. Il semble exploiter plusieurs suggestions de Marie, qui poursuit un idéal opposé de *brevitas* narrative, se réduisant à ce que son récit a d'essentiel. Renaut au contraire amplifie la narration, remplaçant par une série d'expressions compliquées, de descriptions, de répétitions, de longs dialogues ce que Marie dit de façon très simple.

On peut aisément déceler ce penchant de Renaut en comparant, entre autres, le personnage de la mère. Chez Renaut de même que chez Marie le rôle de la mère est d'un grand intérêt : c'est ce qui ressort de toute évidence, au début, de la scène de la naissance des deux jumelles ; puis de l'éloignement de l'une

1 — Cf. M. Wilmotte, *Un curieux cas de plagiat littéraire, le poème de Galeran de Bretagne*, Paris, Champion, 1928, p. 9-13 ; E. Hoepfner, *Le lais de Marie de France dans « Galeran de Bretagne » et « Guillaume de Dole »*, « Romania », LXII, 1936, p. 196-231 ; R. Dragonetti, *Le miroir des sources. L'art du faux dans le roman médiéval*, Paris, Seuil, 1983, p. 229-60.

d'elles, ainsi qu'à la fin du roman de l'épisode de la reconnaissance entre la mère et la fille qui avait été abandonnée. Ces scènes, quoique non dépourvues d'éléments semblables, sont présentées d'une façon et avec un esprit différents dans les deux œuvres, précisément en ce qui concerne le personnage de la mère.

Dans le *Lai du Fresne*, elle est sans nom ; à la suite de l'enfantement de deux jumelles, elle paraît certainement épouvantée et troublée, presque effrayée de cette naissance gémellaire qu'une croyance populaire considérerait comme une preuve d'adultère². Elle voit maintenant retomber sur elle-même l'accusation de cette faute présumée qu'elle avait précédemment adressée, en public, contre une autre dame : une femme ne peut pas accoucher de deux fils jumeaux, si elle n'est pas allée avec deux hommes ! Mais, tout en ayant le cœur déchiré, elle se montre maîtresse d'elle-même, bien décidée à sauver son honneur et sa réputation :

Pur mei defendre de hunir,
un des enanz m'estuet murdrir (v. 91-92)³

Elle affirme donc expressément qu'il lui faudra tuer un des enfants pour échapper au déshonneur. Cette décision, cette volonté de se débarrasser de son enfant se rapprochent de celles de Progne dans *Philomena* de Chrétien de Troyes, qui, ignorant l'instinct et la pitié maternels, tue son jeune fils Ithis pour se venger de la violence que son mari, Tereus, avait faite à sa sœur Philomena (c'est donc l'amour pour la sœur qui l'emporte sur l'amour maternel). Pourtant, face aux manifestations d'affection, aux baisers et aux caresses du petit enfant, Progne avait été sur le point de céder à l'amour maternel :

Tant la beisa et conjoï
que Progne deüst estre ostee
del panser ou ele iert antree
si con requiert droiz et nature
de tote humaine creature
et si con pitiez le deffant,
que mere ne doit son anfant
ne ocire ne desmanbrer (v. 1312-19)⁴.

2 — Cf. E. Kooper, *Multiple Births and Multiple Disaster : Twins in Medieval Literature*, dans *Conjunctures : Medieval Studies in Honor of Douglas Kelly*, eds. by K. Busby and N. J. Lacy, Amsterdam, Rodopi, 1994, p. 253-69.

3 — Cf. *Les Lais de Marie de France*, publiés par J. Rychner, Paris, Champion, 1968 (CFMA, 93)

4 — Chrétien de Troyes, *Philomena. Conte raconté d'après Ovide*. Avec introduction,

Chrétien s'en appelle donc à des raisons humaines et juridiques, au droit, à la nature et à la pitié, mais chez Progne c'est le désir de venger la honte et la violence subies par sa sœur et par elle-même en tant qu'épouse trahie qui l'emporte.

Dans *Fresne* aussi l'attitude de la mère semble être celle d'une personne qui est disposée à faire n'importe quoi, même à supprimer son fils, pour défendre sa réputation. En puissance, quoique pour des raisons différentes, la mère du *lai* de Marie de France se trouve dans la même situation que Progne en ce qui concerne l'idée d'infanticide : dans *Fresne* la mère veut cacher sa honte, dans *Philomena* elle désire se venger. Chez Marie en effet c'est l'intervention des servantes qui pousse la mère à changer ses propos homicides (par ailleurs celles-ci s'opposent à l'idée du meurtre, énonçant comme un principe général que « de humme ocire n'est pas gas ! », v. 99) et ce sont encore les servantes qui lui conseillent de livrer sa fille à une « meschine » afin qu'elle l'éloigne. Cette « meschine » se charge de tout faire, en particulier d'emporter l'enfant, la déposant aux alentours d'un couvent de religieuses (« A un mustier la geterai », v. 113). Ce propos est approuvé immédiatement par la mère, qui « grant joie en out » (v. 118), ce qui prouve qu'en définitive le sentiment maternel n'est pas éteint en elle.

Une allure et un développement différents, dans les détails et dans l'ensemble, se trouvent avec le roman de *Galeran de Bretagne*. Le personnage de la mère des deux jumelles, qui est anonyme dans le *lai*, est appelée Gente par Renaut. Comme l'auteur le dit très clairement dans une précise *interpretatio nominis*⁵, ce nom est emblématique : il signifie bien la duplicité et l'opposition entre l'apparence et la substance, entre l'extériorité et l'intériorité, entre le cœur et le corps, qui constituent les aspects saillants de cette mère. Le contraste entre le dedans et le dehors est le sujet-guide du roman, qui trouve justement en Gente, une caractérisation parfaite⁶. La mère du *Galeran de Bretagne* est un prototype

notes, index de toutes les formes et appendices par C. De Boer, Paris, 1909 (Genève, Slatkine Repr., 1974). Cf. aussi l'édition d'A. Berthelot, dans Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de D. Poirion, Paris, Gallimard, 1994 (« La Pléiade »), pp. 917-52 (texte), 1321-1420 (notes).

5 — Cf. Jean Renart [= Renaut], *Galeran de Bretagne*, éd. par L. Foulet, Paris, Champion 1966 (CFMA, 37) : « Elle avoit non madame Gente, / si ressembloit le nom le corps, / de tant com en en voit dehors ; / mais ne pouoit entrer dedens : / n'avoit fors ou vis et es dens / et ou parant li nons sa force. / Gente se fist nommer l'escorce, / et gente et belle est a devise ; / mais le cuer ot sans gentillise », (vv. 26-34).

6 — Cf. A. M. Plasson, *L'obsession du reflet dans « Galeran de Bretagne »*, dans *Mélanges de langue et de littérature offerts à Pierre Le Gentil*, Paris, Sedes/CDU, 1973, p. 673-89.

de la dissociation entre extérieur et intérieur (et le refus d'une des jumelles est l'un des aspects de cette dissociation, qui cessera lorsque Gente les reconnaîtra toutes les deux comme ses filles). Par rapport à Marie une différence fondamentale résulte du roman de *Galeran* en ce que Gente ne songe pas non plus à faire tuer sa fille. Il semble en effet que l'idée de l'homicide répugne à l'auteur même, qui de cette manière « moralise » ou atténue la dureté expressive du *Fresne*. En plus c'est Gente elle-même, qui se charge d'appeler un de ses fidèles domestiques, Galet (v. 314), occupant la fonction de la « meschine » de Marie de France, pour lui confier la petite qu'il doit porter au loin. Et c'est Gente en personne qui, non seulement lui recommande de ne lui pas faire de mal, mais lui suggère également de la laisser en lieu sûr. Ici la perspective est donc renversée par rapport au *lai* de Marie. En effet ce n'est plus le serviteur qui inspire à la mère les précautions pour protéger l'enfant, mais c'est la mère, elle-même, qui prie son serviteur de traiter sa fille le mieux possible :

Galet, garde le de perir,
qu'il ne voise a mal par tes mains ;
laisse le a plain ou boys au mains
ou gens voisent par aventure.
Pour bien fournir sa nourreture
sera richement adournez,
que ja n'en sera destournez
qu'il ne soit nourriz a grant feste. (v. 380-87).

Par des locutions hyperboliques, Gente conjure son fidèle domestique de protéger la fillette, et lui recommande encore de l'abandonner en un lieu non dangereux, où on puisse la trouver facilement et bien l'élever.

Sûre d'être obéie, la mère demande à Galet de lui remettre la fille pour la garder encore un peu près d'elle. Et donc, une deuxième phase de l'épisode va se dérouler. Le sentiment maternel en effet risque toujours de prévaloir sur la décision que Gente vient de prendre. Après avoir préparé les objets (l'« oreillier », le « bers », les « besans », le « sel » le « chier drap »)⁷, qui devront accompagner la petite fille, comme signes extérieurs de sa noble naissance et que l'auteur peint d'une manière très détaillée, la mère n'arrive plus à s'en détacher. C'est justement à ce moment que les impulsions contradictoires se dégagent : pour Gente c'est le moment le plus angoissant et de la plus grande hésitation et

7 — Cf. Jean Renart [= Renaut], *Galeran de Bretagne*, cit., vv.432-558

c'est justement à cet endroit que l'auteur fait ses considérations sur la nature maternelle de Gente :

L'enfant demande après la mere
 qui plaine est de douceur amere
 et qui porte let en fiole ;
 en plourant le baise et acolle,
 et met sa memelle en sa bouche :
 si ressemble l'arbre et l'eschorche
 qui dehors verdoie et flourist
 et par dedens meurt et pourrist,
 que la mouele est seiche et vaine :
 ou cuer n'a mie la fontaine
 le let que li enfans alecte
 puis que pitié en est hors traicte
 et que nature entierement.
 Donc puis je dire vraiment
 qu'elle porte let en fiole,
 puis que pité n'a tendre et mole,
 nuls ne la doit mere clamer,
 puis qu'elle porte let amer.
 – Ainz est doux, amer n'est il mie,
 puis qu'elle se moustre a amie
 vers l'enfant, par l'aournement
 dont elle l'a si richement
 atourné, comme mere entiere.
 – Ce est mençonge, quar la chiere
 n'est mie du cuer qu'elle moustre ;
 dont la doit l'en appeller monstre,
 car elle pert le non de mere
 quant el porte mamelle amere
 et devient marrastre et estrie

(v. 559-87).

Tout le passage est riche en figures de rhétorique et rehaussé par une recherche de luxe verbal qui ne saurait pas être tout simplement un expédient littéraire. Cette complexité au niveau rhétorique et stylistique indique plutôt la complexe situation intérieure de la protagoniste : Gente, incertaine et irrésolue, est incapable de sortir par ses seules forces de la condition contradictoire où elle-même s'est mise, préférant injustement des mots injurieux contre une autre dame, qui avait accouché de deux fils.

D'autre part, tout ce discours très recherché, qui est fondé sur les figures rhétoriques de la *répétition*, de la *variation*, de l'*antithèse*, de l'*oxymoron*, de la *paronomase* et qui rappelle en quelque mesure le style de Thomas d'Angleterre, aboutit à la conclusion logique qu'on ne peut pas donner à Gente le nom de mère et

qu'il faut plutôt la juger comme un personnage négatif, comme une marâtre : les gestes qu'elle accomplit ne sont qu'une apparence fausse de son essence maternelle. Ce qu'elle fait ne naît pas du dedans, dans son cœur, il en est ainsi pour le lait, il en est ainsi pour le désir d'habiller et de parer la petite fille. La douceur, qui devrait être l'un des traits caractéristiques et principaux d'une mère, en elle se transforme en amertume. Son lait est amer, il devient fiel. Sa douceur est, en *oxymoron*, une douceur amère, c'est à dire une douceur qui ne prend pas sa source dans le cœur, mais qui n'est que l'expression de préoccupations extérieures. Gente est semblable à l'arbre qui est beau et vert en dehors, mais pourri et sans sève au dedans, de même son lait ne trouve pas sa source dans le cœur. C'est pour cette raison que Gente perd le nom de mère : par une sorte d'identification métonymique entre la mère et le lait on pourrait dire qu'elle est amère comme son lait.

Lors de la séparation définitive, l'instinct maternel semble avoir le dessus sur Gente : dans son âme s'engage une psychomachie serrée entre Honte, qui la pousse à éloigner l'enfant, et Nature, qui au contraire l'invite à la retenir chez elle. À la différence de Marie de France, Renaut, suivant son inclination pour la description amplificatrice, s'attarde à esquisser l'état d'âme de Gente, partagée entre le vouloir et le non-vouloir. Le sentiment maternel, plus fort que la honte à laquelle elle se livrerait si elle gardait chez elle la petite, est toujours prêt à se manifester, et la résolution de la faire emporter ne prévaut qu'après de longs débats intérieurs. Renaut représente bien cette situation par l'image de la mère, qui se montre incapable de se détacher de sa fille :

Une heure fait l'enfant descendre,
autre le let Galet reprendre (v. 637-38)

Cette condition d'incertitude persiste jusqu'à que Honte a le dessus sur Gente et c'est à ce moment que Galet « l'enfant emporte » (v. 642).

Le motif d'une mère qui doit se séparer de son enfant se retrouve dans d'autres textes français du moyen âge. On pourrait évoquer l'exemple de l'*Escoufle* de Jean Renart, où la mère doit se séparer de son fils Guillaume contre sa propre volonté ; il s'agit d'une séparation qui se déroule dans des situations opposées par rapport au *Fresne* et à *Galeran de Bretagne*. On y saisit aisément la diversité dans les passages des deux romans, mais on peut tout de même y déceler aussi des convergences. L'épisode de l'*Escoufle*

révèle des traits moins affectés et forcés, l'instinct maternel y est ébauché en nuances douces et délicates, on dirait plus humaines, tandis que Renaut aborde son sujet d'une façon plus scolastique, moins spontanée, comme un cas à étudier et à expliquer. Mais quand, dans *Galeran*, on envisage l'émotion sincère et profonde de Gente, qui s'abandonne aux larmes, ne voulant pas perdre l'être auquel elle a donné le jour, on y reconnaît des analogies avec l'*Escoufle*. Dans ce roman, un messager de l'empereur vient chercher le petit Guillaume pour l'amener à la cour où il sera élevé : la mère en est tout à la fois heureuse et triste (« ml't l'en est bel, et si l'en poise », v. 1847). Elle assure pourtant le messager qu'elle lui confiera son fils, mais en attendant elle manifeste son affection pour le petit Guillaume par des gestes typiquement maternels, dont la finesse et la délicatesse n'ont pas échappé à l'analyse subtile de Rita Lejeune⁸ :

Ele li tent andeus ses bras,
et li enfes a li acort
[...]
La face li baise et la bouce (v. 1864-65, 1869)⁹

Quelle diversité d'attitude par rapport au passage susmentionné de *Philomena* ! Là aussi le petit Ithis tend ses bras vers sa mère Progne, il court chez elle, il se réfugie dans son sein n'ayant aucun soupçon des projets meurtriers de la mère :

Li anfes la cort acoler
qui de tout ce n'ot riens oï (v. 1310-11)

Dans l'*Escoufle*, au contraire, la mère de Guillaume garde avec elle son jeune fils pendant la dernière nuit, avant qu'il soit emmené à la cour de l'empereur :

La riens que la dame ot plus chier
fist lés li couchier en son lit (v. 1886-87)

Le matin suivant, cette mère, qui n'a pas d'autre rôle dans l'*Escoufle*, exprime encore son affection profonde et tendre à l'égard du petit par des gestes simples, mais révélateurs de son amour :

8 — R. Lejeune-Dehousse, *L'œuvre de Jean Renart. Contribution à l'étude du genre romanesque au moyen âge*, Liège-Paris, 1935 (Slatkine repr., Genève, 1968), p. 175-76.

9 — Jean Renart, *L'escoufle. Roman d'aventure*. Nouvelle édition d'après le manuscrit 6565 de la Bibliothèque de l'Arsenal par F. Sweetser, Paris-Genève, Droz, 1974.

La mere entre ses bras le prent,
 si l'estraint et acole et baise.
 Por ce qu'il siece plus a aise
 li fait ele en sa sele metre
 a tel qui s'en set entremetre
 .I. oreillier de plume mole.
 Que qu'ele le baise et acole
 l'iave del cuer li sort del vis.
 Ele meïme l'a assis
 sor la sele ml't belement.
 Ml't par envoie bel present
 la gentix contesse a la cort

(v. 1896-1907)

Jean Renart dans quelques vers ébauche donc une scène vivante et vraisemblable du sentiment maternel. L'auteur du *Galeran*, pour sa part, est séduit par les problématiques qui se dégagent des cas humains, comme celui d'une mère qui doit se séparer de l'être auquel elle a donné la vie, plutôt que par une description directe des sentiments, qui néanmoins ne manque pas dans son œuvre. En effet, dans la description de Gente, dans l'épisode de l'accouchement et de l'éloignement de l'enfant du *Galeran*, prédominent les oppositions *cuer / corps*, *villennie (orgueil, envie) / gentillise, amour naturel / honte, mesure / desmesure, dedens / dehors*, qui dénotent le goût un peu lourd de Renaut pour l'analyse minutieuse. L'auteur souligne avec insistance qu'il est convaincu que le cœur ne peut méconnaître son sang :

Car cuer ne puet au loing mentir (v. 409)

Ce vers-clef est mis sur la bouche de Galet qui veut s'assurer des intentions de Gente, dans la crainte qu'ensuite elle se repente.

La même attitude maternelle, plus marquée dans *Galeran* que dans *Fresne*, reparait dans un autre passage, où la figure de la mère est protagoniste, c'est à dire dans l'épisode de la reconnaissance à la fin des deux récits

À cet endroit, dans le *Fresne* aussi la mère joue un rôle qui est plus accentué par rapport à celui qu'elle avait joué au commencement du *lai*. Tout d'abord elle est frappée par la jeune fille, pour laquelle elle éprouve une étrange attraction, qui ne saurait être de la simple curiosité, mais qui a ses racines dans le cœur :

Sa mere l'ad mut esgardee,
 en sun qor preisiee e amee.
 Pensat e dist, s'ele seüst,
 la maniere ke ele fust,

ja pur sa fille ne perdist
ne sun seignur ne li tolist (v. 383-88)

Ensuite, lorsque Frêne a mis le « palie » sur le lit, la mère demande de parler avec elle (v. 427-449) : il s'agit d'un dialogue rapide mais intense et vif, aboutissant à la reconnaissance touchante et immédiate de Frêne comme sa fille, en apparence au moyen d'objets extérieurs (le « palie » et l'anneau), qui prouvent toutefois ce que le cœur avait pressenti :

Ne dute mes, bien seit et creit,
qu'el meïsmes sa fille esteit (v. 447-448)

C'est alors qu'à la présence de tous la mère s'exclame de joie :

Oiant tuz dist, nel ceile mie :
« Tu es ma fille, bele amie ! »
De la pitié ke ele en a
ariere cheit, si se pauma (v. 449-52)

À la narration rapide et concise de Marie, qui se contente de l'essentiel, Renaut s'oppose ici également par des choix narratifs plus amples et articulés dans les dialogues et dans les descriptions. La scène de la reconnaissance dans *Galeran* est riche en nuances et bien travaillée du point de vue psychologique, surtout en ce qui concerne le portrait de la mère.

A cette occasion il y a une reprise « intratextuelle » assez significative, qui indique le message que Renaut veut mettre en valeur en modifiant l'image de la mère par rapport à celle de Marie. Il s'agit d'une affirmation gnomique qui conclut à peu près la scène de la reconnaissance et qui exprime la signification réelle de la figure de la mère dans le roman de *Galeran* :

pour ce que cuers ne puet mentir (v. 7269).

Ce vers répète exactement le vers 409 du même roman de *Galeran* cité plus haut. Renaut soumet donc l'emploi d'une phrase sentencieuse à la démonstration d'une vérité importante. Il a recours à un proverbe qui se retrouve dans les recueils médiévaux (cf. « Cuers ne puet mentir »)¹⁰ pour rehausser une vérité qui au contraire paraissait moins intéresser Marie de France, qui se limitait à l'essentiel de la narration. Insérée au moment qui précède la conclusion du conte, cette affirmation résume les

10 — *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, édités par J. Morawski, Paris, Champion, 1925, (CFMA 47), n°437, p. 16.

contradictions de Gente. Ce qu'elle voit – « le drap », l'étoffe qu'elle-même avait brodée, et l'oreiller que Frêne appuie sur sa poitrine pour jouer de la harpe – a moins d'importance que la certitude qu'elle sent en elle-même, lorsqu'elle observe Frêne, voire la « compasse », c'est-à-dire passe en revue avec la plus grande attention tous les traits de la personne :

La mere en son cuer tout compasse,
yeulx et nez, et menton et bouche,
et Nature le cuer li touche ;
si fait remeuvre vraie amour
qui morte y a esté maint jour ;
pour ce que cuers ne puet mentir,
li fait pitiez l'amour sentir

(v. 7264-70)

Finalement, tout cela persuade Gente de se conduire comme une mère véritable, comme « vraie mere » (v. 7278) et de crier sa joie : « Belle Fresne douceur de cuer ! / Ma fille es » (v. 7279-80). Il y a un lien inséparable et intime entre *vraie amour* et *vraie mere* ; l'amour véritable est le ressort qui déclenche la reconnaissance : seulement une mère véritable peut avoir un véritable amour et seulement un véritable amour peut faire reconnaître une fille par sa mère.

Amour naturel, vraie amour, vraie nature sont les composants constitutifs du sentiment maternel, ce sont des éléments qui rendent possible la reconnaissance entre la mère et la fille, qui avant d'être une reconnaissance extérieure est une reconnaissance intérieure.

C'est Frêne par ailleurs qui aplanit et résout les contradictions de la conduite de Gente. Les modifiant à peine par rapport au début du roman (presqu'en polémique avec la conception de *Philomena*, un texte que Renaut connaît certainement), c'est surtout Frêne qui reprend les thèmes, chers à l'auteur, de l'impossibilité pour le cœur de mentir et souligne le rôle et l'importance de l'*amour naturel*, supérieur à l'éducation, dans des vers où l'opposition *nature/nourriture* est frappante :

Doulce mere, bonne m'es l'eure
que je vins cy, dist la pucelle.
Encor ne m'aïst vostre mamelle
livree en enfance peuture,
si m'en repaist toute nature
qui de vostre amour me saoule.
Amours naturelz a mooule,
mais celle est wide et petit dure

qui fondee est sur norreture.
 Mains amer pour ce ne devez
 vostre enfant que nourri n'avez :
 car si vous ne m'avez nourrie
 n'est pas pour ce en moy perie
 vraie nature qui me prent :
 en peu d'eure mon cuer aprent
 ce qu'il n'a veü ne apris.
 Amours naturelz l'ot si pris,
 quant pour moy muastes la chiere,
 qu'onques puis ne l'en peuz arriere
 tourner, cars vous estes ma mere.

(v. 7328-47)

Ce passage, avec un parallélisme singulier, voulu par l'auteur, propose les mêmes expressions du début du roman, quand il représente la mère qui allaite sa fille alors qu'elle va l'abandonner. Par ces mots Frêne affirme que cette espèce de nourriture ne suffit pas à justifier les rapports entre une mère et une fille, mais il faut quelque chose qui soit enraciné dans le cœur. À ce moment, Renaut recourt, quoique d'une façon plus estompée, à l'image de la sève (« mooule ») qui rappelle la métaphore de l'arbre et de l'écorce, évoquant ainsi le thème de l'opposition entre le dedans et le dehors. Mais, cette fois, l'opposition va se résoudre d'une manière positive. Maintenant chaque pièce de la mosaïque regagne sa place et Gente, vaincue par l'amour naturel, retrouve son unité : enfin les deux parties, l'extérieure et l'intérieure, contribuent à former sa personne entière d'une façon harmonieuse et unitaire, à lui donner cet équilibre qu'elle paraissait ne pas connaître, alors qu'elle était embrasée par la jalousie. L'amour naturel, riche de lymphe et de moelle, l'amène à être non plus une mère amère, mais une douce mère, une mère véritable selon nature.

Pour ce qui est de la problématique de la mère, Renaut renchérit donc davantage sur le *Fresne*, qui présente un développement nuancé du point de vue psychologique et marqué de la *breuitas* usuelle de Marie de France. Dans *Galeran de Bretagne*, l'auteur adresse son intérêt à l'amour naturel, au cœur qui ne sait mentir, enfin au sentiment maternel de Gente qui, récupérant sa dimension de mère véritable, récupère entièrement son identité de personne et devient digne de sa fonction de mère, mais aussi de son nom de « Gente », qui signifie « gentille » et « aimable » : elle devient donc une mère gentille et aimable de nom et de fait.

Gianfelice PERON
Université de Padoue